

**BATAILLES
DE LEIPSICK.**

*Les formalités ayant été remplies, conformément aux lois ;
je poursuivrai tout contrefacteur ou débitant du présent
ouvrage contrefait.*



~~~~~

**CET OUVRAGE SE TROUVE AU DÉPÔT DE  
MA LIBRAIRIE,**

*Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.*

*Nota.* Les personnes qui désireront le Catalogue général de ma  
Librairie, pourront en faire la demande, il leur sera envoyé *gratis*.

~~~~~

SOUS PRESSE :

HISTOIRE DE LA GUERRE DE RUSSIE ET D'ALLEMAGNE,
de 1812 à 1814; par M. SARRAZIN, maréchal de camp, 1 vol. in-8 orné
d'une belle carte, où sont tracées les marches des armées françaises et
celles des alliés.

BATAILLES DE LEIPSICK,

DEPUIS LE 14 JUSQU'AU 19 OCTOBRE 1813,

OU

R É C I T

DES ÉVÈNEMENS MÉMORABLES

QUI ONT EU LIEU DANS CETTE VILLE ET AUX ENVIRONS,

PENDANT CES CINQ JOURNÉES;

LE TOUT ORIGINAIREMENT ÉCRIT EN ALLEMAND

Par un témoin oculaire;

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE M. FRÉDÉRIC SHOBERL,
SUR LA 8^e ÉDITION, ET ACCOMPAGNÉ DE NOTES.

La bataille de Leipsick, qui a duré quatre jours,
a décidé du sort du monde.

Bulletin prussien du 19 octobre 1812.



PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

Rue du Pont de Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf.

1814.

PRÉFACE.

L'OUVRAGE de M. Frédéric Shoberl se compose de trois écrits qui, tous, dans l'origine ; eurent pour auteurs des Allemands.

D'abord, un habitant de Leipsick rapporte ce qu'il a vu dans les fameuses journées du 14 au 19 octobre 1813. Les détails dans lesquels il entre ne permettent nullement de révoquer en doute sa véracité. C'est une suite de tableaux très-attachans, et d'une vérité parfaite : ce sont des particularités intéressantes pour les contemporains, et des matériaux pour l'histoire.

Les *observations* qui suivent ont évidemment été tracées par une autre

main : elles méritent sur-tout l'attention des gens de guerre , ne fût-ce que pour prouver ce dont tant d'hommes de bon sens étaient déjà persuadés : que l'*homme de génie*, l'*homme du destin* avait commis dans les derniers temps de sa carrière politique et *même militaire* les fautes les plus graves , et qui devaient avoir les plus terribles résultats.

La troisième pièce de ce recueil est une lettre , selon moi , fort curieuse. L'intendant ou le commis d'un banquier de Leipsick reçoit successivement , à la maison de campagne de son patron , l'empereur des Français , des maréchaux ou généraux d'Empire , puis des militaires de haut rang des troupes alliées. Il y a dans son récit ce mouvement que l'on aime dans les ouvrages dramatiques ou les romans bien faits ; avec cet avantage

incontestable que toutes ces choses ne sont point inventées à plaisir.

Je n'ajouterai que deux mots sur les motifs que j'ai eus de traduire l'ouvrage de M. Shoberl. Montrer combien nos braves, nos excellens guerriers ont été trompés dans le but qu'ils se proposaient ; prouver qu'à leur insu, ils n'étaient que de nobles, mais bien malheureux instrumens dans les mains du despotisme ; c'est, j'en suis certain, servir, autant qu'il se peut, dans une brochure fugitive, la cause sacrée des princes que le ciel enfin appaisé nous a rendus, la cause de tous les bons et véritables Français. D'après cette pensée, j'ai joint plusieurs notes au texte original, comme je l'avais fait il y quelques mois, à la brochure que j'ai publiée sur la *Campagne de Moscow*. Elles ne pourront déplaire à mes intrépides compa-

triotés, qui, se ralliant autour de l'ancienne et auguste bannière des lis, ont su mettre ainsi le comble à leur gloire.

R. J. DURDENT.

BATAILLES

DE LEIPSICK.

J'AVAIS exprimé souvent le désir inconsidéré d'être le témoin d'une bataille générale. Ce désir vient d'être satisfait ; et il a manqué de me coûter la vie. Je peux du moins me vanter que , pendant quatre jours , j'ai observé de très-près , et avec une extrême attention , une bataille à laquelle il est à peine possible , dans les annales du monde , d'en comparer aucune autre. Ses conséquences s'étendront , non-seulement à l'Europe , mais à des contrées dont elle est séparée par des mers immenses. On ne doit pas attendre de moi un récit surchargé de tous les détails militaires : je tracerai le tableau historique de ce dont j'ai été le témoin dans une ville , centre d'opérations de plus de dix-huit lieues. J'y ajouterai ce que j'ai vu et entendu au milieu des camps.

Cette action , je le répète , est sans égale. Elle l'est , par le nombre et la célébrité des généraux ; et parce que , parmi eux , on comptait trois empereurs , un roi , et l'héritier pré-

somptif d'une couronne. Elle l'est, par l'espace qu'elle embrassait, puisque l'on se battit sur une étendue de plus de quinze milles. Elle l'est, parce que plus d'un demi-million de guerriers de l'Europe et de l'Asie, venus depuis le Tage jusqu'au Caucase, entrèrent en ligne avec près de deux mille pièces de canon. Cette bataille n'a point encore d'égale pour sa durée, qui fut de près de cent heures. On y admira le plan si profondément combiné des puissances alliées, d'où résulta, dans une masse de forces gigantesques, et composée de tant de diverses parties, une unité jusqu'alors réputée impossible à obtenir. Ses conséquences seront extraordinaires, et le temps seul peut les développer. Les premières du moins sont déjà sous nos yeux, ce sont la dissolution de la confédération du Rhin, la ruine du système continental, et la délivrance de l'Allemagne. Cette bataille enfin est sans égale par le nombre de ses circonstances particulières. La plus remarquable fut que la plupart des guerriers qui avaient combattu si souvent avec tant d'ardeur et de courage sous les enseignes de Napoléon, les abandonnèrent tout-à-coup. Au milieu de l'action, comme s'ils eussent été frappés d'une secousse électrique, ils désertèrent, par troupes

considérables, avec toute leur artillerie et tambours battans; puis tournèrent aussitôt leurs armes contre ceux qui, un instant auparavant, étaient leurs alliés. Les annales militaires chez les modernes n'offrent d'exemples de faits semblables, qu'à l'égard de corps peu nombreux. Pour mettre les lecteurs en état de saisir la marche des évènements, je vais essayer de les rapporter par ordre chronologique.

On ne commença de croire à la possibilité d'une affaire générale près de Leipsick, que quand on vit arriver dans les environs de cette ville le corps d'armée du maréchal Marmont; ce qui eut lieu au commencement d'octobre. Nous apprîmes de divers côtés que la grande armée des alliés s'approchait de Leipsick. Napoléon avait quitté Dresde, sans avoir presque d'autres motifs d'abandonner cette ville, que le manque de subsistances. Nous fûmes long-temps incertains sur la route qu'il prendrait, et peut-être l'était-il lui-même. Ceux qui pouvaient former un jugement sur les opérations militaires, pensaient qu'il s'avancerait avec toutes ses forces vers Berlin et l'Oder. Ils supposaient que ces contrées n'étaient pas suffisamment couvertes, et considéraient les forteresses de l'Elbe comme son point d'appui par derrière. Cette opinion

toutefois perdit beaucoup de sa probabilité, lorsque nous vîmes arriver d'autres corps français sous les généraux Ney, Reynier et Bertrand, auxquels se joignit bientôt celui d'Augereau. Nous avons reçu des avis certains que le prince de Schwartzemberg s'était avancé jusqu'à Altenbourg avec la grande armée combinée d'Autriche, de Russie et de Prusse, et que le prince royal de Suède avait son quartier-général à Zorbig. Pendant quelques jours, on nous dit que l'empereur des Français porterait le sien dans notre ville. Cette opinion était celle de plusieurs détachemens de sa garde. On sait généralement qu'il choisit de préférence pour de nouvelles batailles les journées qui ont été glorieuses à son armée. La proximité où il était de nous, et l'approche du 14 octobre (1), nous confirmaient dans la pensée qu'il se passerait non loin de nous des évènements d'im-

(1) Voici une preuve bien forte que ces sortes de rapprochemens ne doivent être d'aucun poids aux yeux des gens sensés. Ce 14 octobre 1813, fut l'anniversaire des fameuses batailles d'Ulm et d'Iéna, et la première des cinq journées où la puissance de Buonaparte reçut un coup mortel. On dira : Des soldats à qui l'on rappelle qu'à pareil jour, ils ont remporté une ou plusieurs victoires signalées, ne seront-ils pas enflammés par ces

portance. On apercevait distinctement des clochers de la ville, du côté du nord, vers Breitenfeld et Lendenthal, les troupes légères des alliés, que nous supposâmes être la garde avancée du prince royal de Suède. Des escarmouches journalières s'ensuivirent; et à chaque heure, on ramenait des Français blessés. Le tumulte de la ville s'accrut. Le roi de Naples était arrivé, et avait fixé son quartier-général à Konnevitz. Un grand nombre de généraux et d'officiers d'état-major remplirent les maisons. Il ne fut plus possible de prendre un moment de repos : tout devint un bivouac. Les Français semblaient ignorer entièrement les mouvemens des alliés; car souvent les mêmes troupes sorties par une porte, sortaient de nouveau avant la nuit par une autre, de manière que des marches continuelles avaient lieu dans les quatre principales avenues de notre ville. Ces mouvemens de cavalerie, d'infanterie et de charriots ne cessaient pas même la nuit. Il était rare qu'une troupe de cavaliers, partie

souvenirs? Oui, sans doute; mais songez que, de leur côté, les généraux ennemis rappelleront à leurs troupes qu'elles ont à venger leur injure et celle de la patrie.

(Cette note et toutes les autres sont du traducteur.)

pour faire patrouille, retournât sans avoir perdu quelques hommes ou quelques chevaux, tombés, selon eux, dans les mains des Cosaques; car c'était le nom qu'ils donnaient le plus habituellement à tous les corps de cavalerie légère avec lesquels ils avaient quelques rencontres.

Tous les préparatifs qui se faisaient, démontrèrent que nous approchions de la grande crise. Les troupes françaises s'étaient déjà rangées dans un vaste demi-cercle, s'étendant du nord à l'est et au sud-ouest. On paraissait n'avoir besoin que d'observer le pays vers Mersebourg et Weissenfels. En conséquence, on occupa les éminences placées derrière le village de Lindenau. L'accès vers la ville est de ce côté très-difficile, car on n'y parvient que par une chaussée. Le pays à droite et à gauche ne consiste qu'en bois et en prairies marécageuses, entrecoupés par-tout de ruisseaux bourbeux et de fossés.

Quand on demandait aux officiers français quelle pouvait être la force totale de leur armée aux environs de Leipsick, leur estimation variait tellement, qu'il était impossible de s'en servir pour prendre un terme moyen. Comment, en effet, évaluer une force portée par les uns à 150,000, et par les autres à 400,000 hommes!

D'un autre côté, ils déclaraient unanimement que les alliés auraient à combattre quinze corps d'armée, sans compter les gardes. J'ai eu occasion de faire le calcul assez exact d'une division du corps de Marmont; elle était tout au plus de 4000 hommes, de sorte que le corps entier pouvait être de 12,000, et c'était un de ceux qui avait éprouvé le moins de pertes! Celui d'Augereau, sans contredit le plus complet, n'avait qu'à peine 15,000 hommes. Ainsi, tout compensé, le total des armées françaises sous Leipsick, pouvait à peine, la garde comprise, s'élever à 170,000 hommes. Une telle armée toutefois, commandée par tant de généraux, considérés long-temps comme les plus habiles de l'Europe, et ayant une artillerie de 600 pièces, pouvait encore se faire respecter et même se faire craindre, par un ennemi plus nombreux du double. Une seule espèce de troupes me parut médiocre : c'était la cavalerie, tant sous le rapport des hommes que sous celui des chevaux; ceux-ci étaient faibles et mauvais état, et les hommes manquaient d'expérience. Nous ignorons encore quelles étaient les forces des alliés; mais elles devaient être plus nombreuses (1).

(1) Tous ce passage est très-remarquable : on y voit

Le 14 octobre parut enfin ; il avait été précédé de quelques jours pluvieux ; mais alors,

d'abord quelle juste et imposante idée les ennemis avaient de la valeur des troupes françaises. D'un autre côté, combien cette faiblesse de leur cavalerie n'accuse-t-elle pas le chef sous lequel elles avaient le malheur de combattre ? Pourquoi ces cavaliers étaient-ils, la plupart sans expérience ? C'est qu'ils avaient été arrachés de leurs foyers pour remplacer cette cavalerie, naguère la terreur et l'admiration de l'Europe, et alors anéantie par la désastreuse expédition de Moscou.

Il est très-certain, et on ne peut trop le dire, que, dans cette bataille où les Français disputèrent cinq jours la victoire, ils étaient très-inférieurs en nombre à leurs ennemis ; et qui pourrait s'en étonner ! Ces ennemis, armés contre l'ambition d'un seul homme, étaient l'élite de *toutes les nations de l'Europe*. Il suffit de leur propre témoignage, pour prouver ce qui vient d'être avancé.

Les Français, selon le bulletin autrichien « développèrent au commencement de la bataille, cent quarante mille à cent cinquante mille hommes. »

D'un autre côté, le bulletin prussien dit dans les mêmes termes que notre auteur : « Un demi-million d'hommes se battait sur une surface de trois lieues carrées. »

On peut donc porter à plus de trois cent mille hommes l'armée à laquelle environ cent cinquante mille Français, dont un grand nombre de nouvelle levée, résistèrent pendant cinq jours.

Il importe encore de rappeler que des corps de troupes